

## Cités d'islam : texte d'introduction

A présent, pendant que j'écris, je vois par la fenêtre le jardin des Tuileries qui s'étend jusqu'à la place de la Concorde. Une lumière d'automne fait jouer les branches tordues des arbres du jardin, complices des deux bassins vides, dont les cercles paraissent abstraits, tracés au compas, du manège arrêté des chevaux de bois, de la Seine qui ne se voit pas d'ici mais se devine et donne la vie au paysage, des joueurs de boule et des enfants qui courent derrière un gros chien, et surtout des toits, nombreux, qui se succèdent, en ardoise grise et se perdent dans le bleu horizon. Ce paysage, juste le même, a été peint trois fois par les impressionnistes. L'un est à New York, l'autre à Zurich et le troisième au Marmottan, à Paris. Sisley, Pissarro, Monet, se bousculent à la fenêtre, bésiclards ou ventripotents mais tous en chapeau de paille d'Italie ou en Panama, encore faméliques et déjà entrés dans la gloire. Manet avait peint cette même vue des Tuileries, dans sa jeunesse, et réuni dans le même concert, à la même promenade, Baudelaire, Zola et d'autres amis encore. Vue historique, classique, surchargée de mémoire et de culture, mais vue en même temps de tous les jours. La création rejoint la flânerie quotidienne. A l'étage du dessus, Cartier-Bresson va sortir prendre des images figées dans l'instantané, donc éternelles tout en restant éphémères. Il recharge son vieux Leica rafistolé, familier, instrument de toujours, ou instrument du toujours...

Car le temps n'est ni une durée ni un enchaînement mécanique de moments successifs... Chaque seconde reflète le miracle de la création dans toute sa spontanéité.

«Dieu, dit le Coran, étend le monde comme un tapis bariolé et le ramène à lui en un clin d'œil».

Tout geste frémit donc encore du bruissement du premier jour, chaud comme un cheval, frais comme une joue d'enfant. Mais il reste, dans sa nouveauté même, un écho d'éternité...

«Il y a deux manières de considérer les choses, disait saint Bonnaventure, comme des objets ou comme des signes».

Les signes s'offrent partout et sous les formes les plus humbles, la fourmi ou le grain de sable. Ce sont là choses banales, naturelles, qui tombent sous le sens. Seul l'oubli ou l'indifférence nous empêchent de les discerner dans leur réalité comme rappels de Dieu. Mais à tout moment, les cœurs peuvent s'amollir, comme dit le Coran qui ajoute : «En vérité ce ne sont pas les yeux des incroyants qui sont aveuglés, mais leurs cœurs dans leurs poitrines». La vision par "L'Œil du cœur" se substitue à celle par

les yeux de chair. Alors les arabesques de contradictions et de mirages derrière lesquelles Dieu propose ses signes se déchirent. C'est le retour de l'âme sur elle-même.

Une lance se plante dans le sable. Elle déchire l'air et partage le désert. D'un côté l'espace des hommes, de l'autre l'espace sacré. Le travail et la vie; la prière et l'adoration. La lance s'enfonce d'un mouvement violent, et vibre encore. Le bras et tout le corps participent. Ainsi le geste humain est présent dès l'acte de fondation de la ville. Car une ville vient de se fonder avec cette mise en ordre de l'espace. Les hommes se tiennent debout, immobiles, en rangs serrés derrière la lance, en direction de La Mecque. C'est une mosquée déjà : la plus rudimentaire, mais parfaite. Ce sera donc le début d'une ville. Celle-ci commence en effet par une orientation juste; qu'il s'agisse de la lance ou de la tombe qui, elle aussi, l'un des lieux de halte les plus anciens pour les vivants, est orientée : le visage du mort est légèrement tourné vers La Mecque et, sur son linceul, à l'épaule, on a posé un peu de terre sainte.

La déchirure de l'espace - en lieu pour habiter et direction pour prier - est l'un des partages les plus anciens de la terre. La lance lui sert d'axe. Elle dirige certes, elle ordonne la communauté, mais elle est en même temps la ligne qui unit le ciel et la terre, la verticale par excellence qui monte à l'infini. Elle justifie l'action et d'abord la maîtrise d'un sol et d'une direction. Elle est, pour le moment, et pour une armée en campagne, le centre des choses. Mais la lance n'est pas frontière, tout juste indication. En vérité, le sacré s'unit au quotidien et tout se concentre sur un point. En Islam, on distingue, mais pour mieux les rassembler, *dine et dunya*, la voie droite et le monde terrestre, l'ici-bas et l'au-delà. La vie de la cité les abritera ensemble.

Bien des cités dans l'histoire ont commencé ainsi. La lance des guerriers bédouins rappelle la lance fondatrice d'Athéna. En Mésopotamie comme en Afrique du Nord, à Kairouan parmi tant d'autres, les villes furent souvent des campements situés à l'avant-poste.

Le geste décisif pour marquer le passage à la foi est de «tourner son visage». Vieux rite du désert. Abraham déjà avait «tourné son visage». De la sorte, il avait renié les idoles de la tribu et s'était réfugié vers l'Unique. Orienter son visage, c'est dédier la part la plus personnelle, la plus fortement typée de soi-même, son être particulier, sans doute son intériorité, mais en même temps tous les accidents de chemin, les événements qui arrivent et marquent une

existence, les jours et les nuits, les passions, l'aventure et le destin, tout ce qui vous burine un visage à part et façonne vos traits. «Nous l'avons créé dans la meilleure des statures», dit le Coran. Isolé, debout, l'homme offre d'abord sa stature, son intégrité. En fait, il offre ainsi le tout de lui-même. La mosquée, mais aussi la cité qui s'établit, est faite d'abord de tous ces regards qui voient dans une même direction, de tous ces visages vivants ou morts, orientés dans un même sens, tissu serré, tapis sans cesse renouvelé, aux prières rituelles de la journée. Toutes les intentions convergent vers un lieu unique. Peu importe qu'il s'agisse d'une simple lance ou d'institutions urbaines complexes. C'est déjà une cité. En fait, lorsque la communauté des premiers temps de l'Islam aura rencontré à Damas un vieux monde bien organisé, un Empire anciennement administré, une culture nourrie de pensée hellénistique, un royaume nouveau se superposera simplement au précédent. Les premières monnaies Omeyyades, à Damas - quand l'Islam ajoutera une autre universalité, historique, à celle de la foi venue du désert - les premières pièces de monnaie, symboles d'une nouvelle forme de circulation, porteront en effigie la lance des anciens temps. La vérité se trouve dans le sable et avec les hommes. Elle sera aussi présente dans les pierres de la cité.

C'est donc bien d'une orientation qu'il s'agit en premier lieu, et non pas d'une fixation sur un terrain défini.

Le contraste entre une culture de l'enracinement paysan, qui accumule des objets pour les transmettre en héritage, qui limite un champ pour en assurer le droit de propriété, et une autre culture, nomade ou de la transcendance, ce qui revient ici au même, apparaît jusque dans les rites de fondation, de Rome d'une part", de Kufah de l'autre, l'une des premières cités en Islam. Dans l'histoire de Romulus et Remus, il y a, au sens le plus concret, appropriation d'un espace et plus encore d'un sol. Le soc d'une charrue mord, pénètre la terre, et la retourne, marque des sillons qui apparaissent comme des limites à ne pas transgresser sous peine de mort. Certes, les rites et les auspices président. Certes, la mort du double fait partie de l'acte de fondation, qui est aussi sacrifice. Mais le tracé du cardo et du decumanus rituels sont des divisions de l'espace terrestre en même temps qu'une prise de possession presque physique du terrain. La glèbe sera quadrillée, mise en lopins et en parcelles, marquée pour la civilisation ; et le cultivateur pourra alors s'installer.

Voici maintenant la fondation de Kufah, vers 638 de l'ère chrétienne telle qu'elle est rapportée par le chroniqueur al-Baladhuri :

«Il ordonna à un homme de lancer une flèche en direction de la qiblah, et il en marqua l'emplacement. Il fut aussi lancé une flèche vers l'est et il

en marqua l'emplacement». La qiblah est une direction, celle de La Mecque.

Le même récit est repris par al-Tabari dans ses Annales: «Un habile tireur à l'arc se plaça et tira vers la droite. Celui qui avait décidé la construction de la ville ordonna alors que l'on commence au point où la flèche était tombée. Il tira ensuite droit devant; puis vers l'arrière. Il fut alors décidé d'arrêter la construction aux emplacements où les flèches étaient tombées».

Certes, la lance plantée rappelle au concret. Mais l'immatériel parcours des flèches à travers l'air s'oppose au tracé matériel de la charrue qui sillonne et retourne la terre. Un espace s'oppose ainsi à un territoire. En vérité le spatial atteint ici un point limite, car la communauté humaine dépasse toute localisation. Elle est à sa place dans le sable. Mais son vœu est aussi d'être lancée à travers l'espace comme la flèche. Le vœu accomplit sa course et se plante au milieu du temple de la Ka'aba, à La Mecque, cible de tant de désirs. Mais, là encore, le temple enveloppé de noir, encerclé de pèlerins vêtus de blanc, n'est que la trace terrestre, l'empreinte, le sceau d'une autre dimension, à la verticale celle-là, et qui se perd dans le ciel bleu fixe.

La direction de La Mecque est appelée la qiblah. Comme l'écrit Oleg Grabar : «Private prayer was associated not with locale but with direction, the qiblah' ». (La prière n'a pas été associée à un lieu, mais à une direction, la qiblah).

Le mihrab, un des premiers éléments constitutifs de la mosquée, est un renfoncement, dans le mur, qui marque la direction exacte. Le mot qiblah remonte d'ailleurs à la même source que celui de Kabbale en hébreu. Leur racine commune, qabbala, signifie se trouver devant, en face, recevoir, transmettre, et aussi permuter. De même, le premier grand traité d'algèbre, celui qui ouvrit le chemin, le Kitab aljabr wal muqabalah d'al-Khwarezmi signifie, avec muqabalah, le face-à-face, le «replacement». Errances de l'esprit dans un espace mathématique par la permutation, chiffres abstraits chez les Arabes, lettres kabbalistiques chez les Hébreux, posons  $x$  et supposons connue la grandeur inconnue cachée dans l'équation. Puis, du tâtonnement intellectuel systématique, vient l'évidence du zéro ou d'autres quantités, d'abord mystérieuses et voilées, puis découvertes par la pensée.

Quelques souvenirs aussi à propos de l'orientation. Il y a longtemps, lors des premiers contacts en Arabie avec une industrie importée, des travailleurs bédouins montaient, à l'heure de la prière, sur des containers. Tournés vers La Mecque, ils formaient alors une communauté, une ville de bois, mais orientée selon une signification précise. Juchés sur

leurs caisses, ils ressemblaient à autant de stylites - les Pères du désert - sur leurs colonnes.

Quelques années plus tard, dans un aéroport du Sud de la France, je vois un travailleur migrant qui déplace une table basse, l'oriente soigneusement et monte sur elle. La table lui devient un tapis, un lieu privilégié, absolu, qui l'isole du monde, lui confère pour un moment l'exterritorialité. Car cet isolement dans un monde autre est l'une des raisons d'être du tapis de prière. Il est étendu, par terre, mais il crée un espace différent, qualitatif. L'ouvrier passe alors d'un lieu de va-et-vient, de brouhaha, d'appels d'hôtesse et d'annonces de départs d'avions, vers un autre lieu. Sur terre, il est dans une cité de Dieu. Le geste est à rapprocher de la lance plantée en terre, du regard du mort dans son linceul, de la flèche qui trace les contours de la ville, des containers tournés vers un espace autre. Il s'agit toujours du geste fondateur par lequel pourra commencer une communauté humaine.

Première raison donc du regroupement de la communauté : le sacré, principe fondateur de cité. Mais ce qui est vrai dans l'absolu se vérifie aussi dans l'histoire de la civilisation en Islam. Certaines caractéristiques principales en sont : la rapidité avec laquelle un espace géographique immense a été couvert; la nature même de cette étendue, zone en grande partie aride mais terres d'ancienne civilisation ; la mise en commun d'apports venus des peuples les plus divers, arabes et sémitiques, iraniens et indo-européens, noirs, berbères, turco-mongols, indiens, et de tant d'autres. Toute l'histoire à venir en sera déterminée.

Les cités de l'Islam, en prenant leur forme sur un monde ancien, ont cependant créé un espace d'un type original. Elles se sont enfoncées comme autant de coins dans l'écorce des empires de l'époque. Elles se sont incrustées et se sont étendues en peu d'années à travers la totalité du monde connu. L'Islam s'établit sur des territoires de Byzance et de l'Iran, et reprendra ou continuera leurs villes, en les remodelant cependant de manière profonde. Elles ont intégré les peuples nomades des steppes de l'Asie centrale. Elles atteindront les archipels de l'Asie.

Le tout se fait en deux ou trois générations à peine. Peu de civilisations auront créé autant de villes en si peu de temps : Kufah, Basra, Bagdad, Kairouan, Le Caire, Tombouctou, Samarcande et tant d'autres. Peu auront saisi et transformé en profondeur tant de villes essentielles : La Mecque et Jérusalem ; Damas et Constantinople ; Tolède et Cordoue ; Balkh et Hérât. L'Islam n'est pas vraiment un territoire. L'empereur de Chine, lui, siège au milieu du monde. Il fait les saisons. Le basileus à Byzance, l'empereur sassanide en Iran siègent eux aussi au point fixe de leur civilisation, au beau milieu du monde. Ils sont fermes sur leur trône autour duquel la terre s'organise. Ils sont assis sur leur trésor, situé dans

leur ville capitale, au lieu même de leur pouvoir. Le siège de l'autorité se confond avec celui de l'administration, avec la cité centrale et avec une vision cohérente de l'univers.

La Mecque n'est qu'une direction pour la prière et un lieu de rassemblement, de pèlerinage, nullement une capitale. Centre du monde parce que axe de référence, non pas centre d'un Etat. L'Islam prend sa visée décisive vers un ailleurs. Sa puissance sera donc chez soi en tout lieu. Elle pourra établir ses propres cités sur des cités anciennes.

Ainsi, l'Islam vient brouiller la carte du monde antique, mais sans le détruire, car son objet est autre. L'ancien monde transparaît de partout, et surtout les villes anciennes, comme sur un palimpseste, un manuscrit gratté sur lequel vient s'inscrire un second texte. L'Islam brasse civilisés et barbares, sédentaires anciennement fixés et nomades toujours errants, peu connus des chroniques. Pour la première fois, il les mêle à égalité dans un espace uniforme. Bientôt les barbares mercenaires prendront la tête d'empires musulmans. Car la vraie légitimité est elle aussi transcendante aux lois de l'histoire. Des civilisations qui s'ignoraient font partie du même ensemble.

Les contacts sont stimulés par des cités marchandes, situées au bord du désert, sur le trafic caravanier, ou sur les côtes des océans.

Ainsi s'ouvre, par-delà les peuples, un large espace, plus large que jamais, au commerce et aux autres formes de communication entre les groupes humains. Par cette communication, l'Islam inaugure l'ère d'un monde pluraliste et territorialement décentré. Pour la première fois, les marchés économiques de la Méditerranée par Gibraltar, de l'Asie centrale jusqu'en Chine, de l'océan Indien et de l'Inde, atteinte par la navigation, se trouvent reliés et régulièrement sillonnés, dans une aire relativement homogène. La Méditerranée n'apparaît plus comme un lac intérieur mais comme le débouché de voies commerciales mondiales. Les échanges sont rendus praticables à une échelle insolite par un trafic nouveau entre cités. Ce trafic à son tour est rendu possible par une civilisation essentiellement urbaine et qui met en relation d'anciens Etats tous assurés jadis de leur centralité, d'assises stables en économie, suffisant à eux-mêmes en idéologie, tous rassemblés sur une certitude propre. Le pouvoir absolu était identique à l'univers reconnu. Bientôt des dynasties multiples vont se succéder en terre d'Islam. Mais son espace se présentera toujours d'un seul tenant. Une civilisation nouvelle le rend cohérent. La religion est une et les sentiments comme les modes de vie vont se perpétuer, rapprocher encore les hommes. Un modèle de cité que l'on va retrouver, assez égal à lui-même sous des climats différents va se former. On en dégagera ici certaines formes et l'on en suivra l'histoire.

Entre l'Islam et l'Occident il ne faut pas chercher le compromis, mais, au contraire, l'absolu. Car le propre du relatif (et qu'est-ce que le compromis si ce n'est le relatif par excellence ?) est de diviser, et seul l'Absolu peut unir.